

RACHID O.

# ANALPHABÈTES

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Collection l'Infini*

L'ENFANT ÉBLOUI, 1995 (« Folio », n° 3276).

PLUSIEURS VIES, 1996 (« Folio », n° 3070).

CHOCOLAT CHAUD, 1998.

CE QUI RESTE, 2003.

ANALPHABÈTES



RACHID O.

# ANALPHABÈTES

roman

*nrf*

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,  
du soutien du Centre National du Livre.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

*À Bernard, qui m'a offert Paris*





L'éducation est une chose admirable. Mais il est bon de se souvenir de temps à autre que rien de ce qui mérite d'être su ne peut s'enseigner.

OSCAR WILDE



Maintenant, mon père est un vieil homme qui a les yeux constamment levés au ciel pour guetter quelque chose qui jure avec sa lassitude. Et dès qu'il est dans le salon, il contemple aussi depuis sa place habituelle un tableau accroché au mur, assis à même le tapis, les jambes repliées sous lui. Mon père se plaint qu'on ne veuille pas le laisser partir s'installer dans son village natal pour y vivre et mourir paisiblement.

C'est vrai que, là-bas, le silence qui règne procure une sensation de paix totale. Pourtant, tout autour, le paysage est d'une aridité presque absolue, mais pas plat. Quoique les distances soient courtes, lorsque la poussière se lève haut, on ne peut plus voir la ferme d'en face et elle obscurcit le soleil. Avec des bouts de champs de blé et quelques arbres, la terre est dure et desséchée. Il y a cette bruyante éolienne qui jette son ombre forte sur la vieille maison de mes grands-parents et la découpe en deux.

— Ce n'est pas grave. Le ciel, au bled, à côté de lui tous les autres ciels sont pâles. Il est d'un bleu si intense que la couleur de la terre n'est jamais noire ou grise, puis il arrive que la pluie tombe sans cesse et plus rien n'est pareil après. C'est comme quand je te vois cliquer sur ton ordinateur et

que l'écran change instantanément, eh bien, c'est la même chose avec cette terre, rapidement elle retrouve des belles formes qui s'imposent. À chaque fois que je sortirai le matin, le paysage changera le panorama qui me permettra de me dire que c'est précisément ça l'allure d'un paradis: d'abord les collines aux couleurs du désert puis les oliviers d'un vert luxuriant. Quand tu viendras me rendre visite, tu pourras te promener dans un bout de terre que j'aurais entretenu moi-même, dans une allée propre, imagine, qui serait bordée de chaque côté de roseaux plantés à la main, pas trop élevés pour que tu puisses admirer les dunes voisines au-dessous de la montagne et, si fou que tu sois de la ville, tu auras l'impression, comme je t'ai dit, que c'est un carré de paradis que j'aurais travaillé avec obstination. Alors qu'ici je ne cesse de croiser et de décroiser les bras en attendant ma mort. Ici, ça y est, je suis vaincu, me dit mon père en remplissant les verres de thé.

Son paysage se déroulait devant moi, déployant sous mes yeux de gracieuses variantes d'être mon père. J'imaginai, et apparaissaient aussi des habitants de ce village se tenant debout, souriants, à l'ombre d'un figuier, attendant son retour. L'odeur sucrée du thé m'enveloppait comme un nuage invisible. Il y a ce silence entre nous que je reconnais, où j'ai l'impression que la moindre respiration crée plus de rapprochement entre moi et mon enfance avec lui que chez n'importe quel autre enfant. C'est dû au fait que, tant que mon père est vivant, il sera possible de retourner en arrière de cette manière.

— En plus, tout le monde me connaît dans le coin, ils m'aimeront bien, a priori, parce que je reviens, et je serai tout à fait vivant et en bonne santé, les pieds dans la poussière. Je sentirai près de mon visage la vraie odeur chaude de la terre, tu sais, ça me manque, depuis longtemps ça me

manque, la ville n'est plus bonne pour moi et je n'y suis plus un homme heureux. Mon monde que j'estimais bon s'écroule lentement sous mes yeux et le vôtre, je n'ai pas les moyens de le comprendre, dit-il avec son regard fixe et plein. À mon âge, cette maison est devenue juste comme un refuge.

— Je ne savais pas que c'était à ce point, dis-je.

— Le comble, c'est que depuis un moment je pense comme les anciens, à m'imaginer vivre dans une tente, et je ne peux plus me sentir à l'aise à l'intérieur d'une maison et en ville. Tu sais, je passe mon temps à dormir. Je somnole à la maison, je somnole dans le parc et même à la mosquée, je suis souvent un peu abasourdi, cette vieillesse a un effet calamiteux — toute cette mémoire qui flanche petit à petit, la fatigue qui s'est déposée dans mes genoux, l'atmosphère qui change et la maison qui se vide après chaque départ, chaque mariage, de vous mes enfants, c'est démoralisant.

Je lui demande ce qu'il trouve à ce tableau et je suis heureux de pouvoir maintenir vivante notre conversation.

— Je ne sais pas, mon fils, wallah ! Je ne le comprends pas mais qu'est-ce que je l'aime, depuis plus de cinquante ans. Un jour, ton oncle est arrivé avec lui sous le bras et me l'a donné parce qu'il n'aimait pas que mes murs soient trop nus pour un tout jeune marié. Mais une chose est sûre, c'est qu'aucun de vous n'a su m'expliquer ce tableau. Pourtant vous êtes instruits, mes enfants ! ajoute-t-il dans un sourire tolérant.

À ce moment-là, Ayoub, le dernier et le seul de ses petits-enfants à avoir atteint une très grande proximité physique et d'adoration avec lui, était debout collé à son dos, lui chuchotant dans l'oreille :

— Je vais à l'école maintenant, plus tard je t'expliquerai,

moi, grand-père, mais tu me le donnes après ! Tu veux me le donner ? Ben, dis oui.

Mon père sourit, moi aussi je souris, et Ayoub insiste encore.

— Je te le jure, grand-père, tu verras, tu verras ! dit-il en l'étreignant pour réclamer son jeu favori : celui du grand monstre qui, au lieu d'embrasser son enfant, le mange.

Il faisait chaud dans ce salon, les regarder ensemble tandis que l'étreinte durait de plus en plus intensément, pour moi c'était comme un rêve dans lequel je me débattais pour ne pas voir leurs visages et entendre leurs rires. Mais, en fait, je ne vois qu'eux partout dans le salon, avec le plus lointain de mes souvenirs qui m'est monté au cœur : tout petit, je me servais des jambes de mon père comme d'un tronc d'arbre pour arriver à son cou et couvrir son visage de baisers et l'empêcher de regarder ailleurs mais seulement moi. J'obtenais même plus que ce que je réclamais.

Il me demande :

— Qui a peint ce tableau ?

Je dis qu'il n'est pas signé et qu'aucun signe ne montre que c'est un pays précis. Il rabat son burnous, couvre son front en fronçant les sourcils.

En fait, comme lui, moi aussi je voudrais comprendre, un tas de choses, son tableau, son ciel, tout, non pas intellectuellement mais émotionnellement, car je sens juste que c'est mon cœur le plus compliqué. Mais j'ai l'impression que ce tableau l'incite à déterrer un souvenir profond de plus de cinquante ans, comme il dit avec l'air de s'abandonner à un sentiment de bonheur, confiant — qui sait ? — dans un monde si beau, une vie éternelle devant lui. Maintenant, bien sûr, il trouve que le monde a tellement changé par rapport à son époque qu'il doute qu'un

petit-fils puisse trouver à la vie cette douceur et l'aborder avec cette même gaieté de cœur qu'il a connue alors.

Qu'est-ce que j'avais précisément avec mon père, étant enfant, et qui me manque par moments épouvantablement ?

— Maman répète tout le temps que le travail de Rachid, c'est regarder et écrire, dit Ayoub.

Ensuite, mon père a voulu savoir si je continue à écrire sur lui et la famille, j'ai dit que oui parce qu'il était sans aucun doute mon plus beau sujet. Sa réponse à lui était nette et précise :

— Écris sur eux maintenant ! Sur eux.

— Qui, eux ?

— Eh bien, les Français. Ce n'est pas bien pour toi de leur raconter toujours des histoires sur les Marocains et sur moi, un pauvre analphabète — enfin, si tu me décris exactement comme je suis, et puis je ne sais pas si tes frères et tes sœurs ont lu tes livres.

— Pour moi, ça n'a rien de mauvais. Il m'arrive même de croiser certains lecteurs qui me demandent de tes nouvelles et je ne sens aucune perversité dans leur curiosité. Tu es le personnage qu'ils préfèrent. Vraiment, crois-moi.

— C'est toi qui sais, mon fils. Ah, si seulement les Français m'avaient obligé à apprendre à lire et écrire, parce que n'importe qui peut lire et écrire, tu sais. Ils sont coupables pour ça, les colons, tu ne trouves pas ?

— Après la mort de ton grand-père, je ressentais des coups de solitude et de désespoir complets. Il me restait ses bonnes et interminables histoires pour combler son vide, souvent très drôles, ses récits trop proches de leur intimité, avec ta grand-mère. Bien entendu, on n'en disait rien en

sa présence, on n'était que des enfants; mais le soir, sous mes couvertures, je me disais: «Quelle chance! Je n'aurais jamais imaginé tout ce qu'il nous a raconté aujourd'hui!» Moi, à leur côté, je faisais semblant de ne rien comprendre, mais je retenais jusqu'au moindre détail. Quand j'évoque encore aujourd'hui ces contes au charme pas du tout démodé, je leur trouve une force dont je n'arriverai jamais à me défaire. Je tiens à insister que dans ce temps-là où n'existait ni télévision ni radio, et comme ton grand-père était analphabète, c'était le seul moyen de nous divertir même si c'est sûr qu'on n'y avait pas droit tous les soirs. Cependant ton grand-père déployait ses efforts et, quand il arrivait au terme du conte, il était inondé d'une sueur chaude et sa voix se faisait fatiguée, nous totalement pénétrés de tout, du personnage de l'histoire, de notre père. Puis on bondissait brusquement pour lui baiser la main et aller nous coucher.

«Mais comment tu n'as pas peur que les Français ne trouvent tes histoires juste un tas de sottises? Que toi tu m'adores, cela va sans dire, mais eux? Qu'en est-il vraiment de leurs sentiments pour tes livres?

— Je ne sais pas exactement.

Toutefois, quand je fouille dans ma mémoire à la recherche de mes parents au temps de mon enfance, et de même quand je tiens la photo de mon père et de ma mère que je n'ai pas connue, je me dis à quel point ils étaient beaux et je suis heureux d'avoir leurs traits.

Ayoub écoutait bouche bée. Puis il a répété le mot «colon» en se roulant sur le tapis en riant, comme si ce nouveau mot l'amusait.

— Elle est drôle, cette vie! Moi, jeune homme, je tremblais de peur quand je croisais un Français au coin d'une rue, avec son fusil, et toi, mon fils, tu vas chez eux,



tu voyages chez eux puis tu deviens même français. Tu t'attends à trouver quoi chez eux ?

Je ne pensais pas qu'un jour mon père puisse me poser cette question réduite au plus simple. Mais je n'ai pas osé faire une réponse du genre : un sens à mon voyage chez eux ou un sens du mystère. C'était comme si je l'écoutais pour la première fois. Je remarquais un calme incroyable, qui s'empare de ma vie à cet instant, sa voix avait quelque chose d'assourdi, comme si elle était la seule à pouvoir alléger toutes mes angoisses.

Plus tard, s'assurant qu'Ayoub n'est plus là, il me dit :

— Tu n'aimerais pas avoir des enfants ? Mais des questions comme celle-là, je pourrais t'en poser une dizaine. Pour moi, tu es parti d'un coup un jour et tu restes comme disparu, comme un absent, et tu as passé la plus grande partie de ta vie avec les autres. J'ignore ce que tu as pensé ce jour-là, tu étais trop jeune pour savoir ce que signifie mon lien de père, tu m'as fait faux bond. Ton retour une fois par an ne fait rien, rien en tout cas pour m'adoucir la vie, c'est comme si tu ne revenais jamais.

Je bafouille un instant avant de retrouver mes mots et mon accent dans ma langue maternelle.

— Moi, je ne pourrais pas être un père comme toi. Je préfère rester ton enfant. Je t'en supplie, mon père, ne me pousse pas vers ça, au mariage, si tu ne veux pas me voir malheureux.

— Je te promets, mon fils, de ne plus jamais faire cette chose. Mais chaque fois que tu me quittes et que je te vois repartir seul pour aller en France, mon cœur ressemble à un lieu qui viendrait d'être frappé par une catastrophe. Pour ton retour de demain, je suis content que tu le fasses avant l'aube, comme les anciens voyageurs. Je serai dans ma prière du premier appel, tu seras sorti de la maison et il

me restera encore du temps dans l'obscurité. C'est un bon moment pour partir, je retournerai dormir.

Un moment s'est écoulé avant l'arrivée de mon frère. Quand il est entré, ma belle-mère l'accompagnait; tous les deux semblaient comme décidés. J'ai compris exactement ce que j'allais entendre avant même qu'elle parle.

— Il faut vraiment que tu te maries, maintenant, Rachid, ce n'est plus l'âge pour s'amuser, et tu ne resteras pas toute ta vie un jeune homme, vieillir seul n'est vraiment pas une bonne chose, tu souffriras, crois-nous. C'est beaucoup trop une honte chez nous les musulmans, et ça tu le sais bien, dit ma tante.

Et une réponse m'a échappé :

— Je dois reconnaître que je ne vous ai jamais présenté mon ami.

— Ah, bien, voilà que Rachid parle ! Dis-nous ce que ça vaut, deux hommes ensemble ? Si tu crois que c'est constructif de passer toute sa vie sans fonder une famille, non seulement tu te fais des illusions mais tu nous fais honte aussi, dit mon frère d'un ton qui se voulait impartial.

— Je ne vais pas te le dire.

Je me suis levé quand mon frère s'est mis devant moi et je l'ai regardé durement.

— Taisez-vous, s'il vous plaît, vous êtes plus seuls même avec vos femmes et vos maris et vos armadas d'enfants que Rachid, il est sans ennui, lui.

Mon père l'a dit d'une voix tremblante et cependant calme.

Je me suis baissé et ai baisé sa main avant de sortir, laissant mon frère se gratter la tête comme pour maîtriser la main avec laquelle il aurait peut-être pu me gifler.

Le soir de la même journée, au dîner où je me suis senti seul en plein milieu de ma famille, je me souviendrai

avec certitude de ma belle-mère et de son ton faussement jovial. «C'est à toi, Bachir, et uniquement à toi de trouver une femme à Rachid avec laquelle il pourrait fonder une famille, un mariage de raison, ça a du bon.»

Mon père a posé sa serviette sur la table et me demande avec sa voix comme un murmure : «Excuse-moi, mon fils, je passe», puis il quitte le salon. On a attendu un long moment son retour. Et comme il ne revient pas, je finis par aller voir ce qu'il devient. Je l'ai trouvé dans son lit en train de dormir.

— Qu'est-ce que je peux faire? Qu'est-ce que je peux dire? me dit-il le lendemain.

Mon père est la seule personne devant qui je me suis toujours surveillé pour ne jamais lui manquer de respect ou faire un mouvement brusque. Plutôt mourir que de rompre cet envoûtement. Pendant le ramadan, alors que les enfants jeûnaient une journée entière afin de plaire à leurs parents, pour mon père il n'était pas question que j'aie faim. Ma famille a toujours eu quelque chose de particulier et, tout petit, je me disais : quelque chose doit s'y passer, doit arriver. Je ne comprenais pas pourquoi la chambre de mon père ne s'éclairait jamais, alors je m'amusais à l'arpenter en m'imaginant être une étoile qui doit quitter son sol. Et je répétais : «Papa, retiens-moi, s'il te plaît!» Tomber malade ou faire semblant était un avantage, non seulement je pouvais échapper aux leçons du Coran mais c'était un devoir pour mon père de rester à mes côtés et bavarder avec moi toute la journée. J'appris alors énormément de son affection et même de son silence. J'avais droit aussi à toutes les variétés de fruits qui étaient rares au Maroc et donc chères.

Un peu plus âgé, je sortais sillonner Rabat, j'adorais les arcades de ma ville et les passages frais, mon regard se

posait et rôdait sans cesse sur les hommes jusqu'à ce qu'ils finissent par me remarquer. J'aimais découvrir la ville en marchant. Souvent, je partais juste après le petit déjeuner, et le trajet me paraissait court comme si, d'une certaine manière, mon inconscient n'enregistrait pas le temps. Souvent, je rêvais d'aller plus loin et, quand j'en parlais à mon père, il me jurait qu'il n'y avait rien au-delà de Rabat, et puis, ajoutait-il, « s'il te plaît, n'essaie surtout pas ». À Rabat, en dépit de mon très jeune âge, je sentais que j'existais et en même temps j'adorais voir des choses du monde des adultes se dérouler comme si je n'étais pas là, comme si c'était une chance d'être un enfant et d'avoir cette taille-là parce que personne ne me remarquait, et, comme ma présence ne pouvait rien changer, ça me réjouissait. Heureusement ça n'arrivait pas la plupart du temps, je n'étais pas sans arrêt en vadrouille. J'ai vite pris l'habitude de ne rien dire sur ma journée en pensant : « Non, ma famille ne pourrait pas comprendre. »

Je me mis à aller au cinéma. Je voyais des films français ou américains dont je ne comprenais rien. Être dans la salle noire me plaisait et je me disais pour me rassurer : « Un jour, je trouverai cela facile et je parlerai même ces langues. »

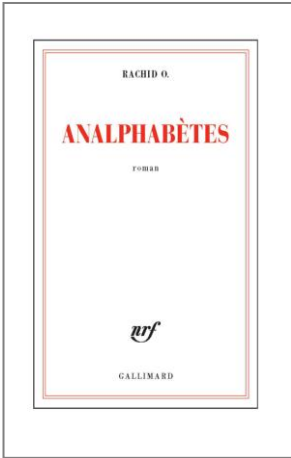
Pendant toute mon enfance, mon frère me mettait en garde contre la rue. Un après-midi où j'étais allongé à plat ventre habillé juste d'un maillot, m'amusant à soulever mon corps du sol trop chaud en cambrant mes fesses, quand je m'en suis aperçu il était trop tard : mon frère était déjà là à mon oreille et me dit sévèrement que si jamais je reprenais encore ce genre de position, me tenais de cette façon-là, il serait sans pitié. À sa place, mon père m'aurait demandé si je voulais qu'il me gratte le dos, fort ou dou-

J'ai pensé: sauf que la honte de ce gouvernement est beaucoup moins prononcée que celle de cette femme.

Pendant ma conversation avec elle, je remarque un fou connu des Marrakchis penchant sa tête près de la femme, l'écoutant avec un sourire déconcertant, moqueur ou simplement joyeux. Puis il nous quitte, avec sa main droite sur le cœur, en fredonnant à très haute voix: « Oh, mon cœur, mais quand est-ce que tu vas enfin te mettre à chanter si tu ne le fais pas aujourd'hui? »

— Quelle andouille, celui-là! Il a vraiment la voix qui porte, dit-elle avec un grand sourire en montant dans son bus.

J'étais à l'extérieur, en face du café, devant la porte de la prison où j'attendais que le gardien sorte pour lui demander des nouvelles de Slimane en espérant pouvoir lui rendre visite, mais la loi a changé qui m'empêche de rencontrer Slimane parce que je ne porte pas le même nom de famille que lui. « C'est bon, ne reste pas là et n'essaie même pas de me donner de l'argent, la loi est très stricte, je suis désolé », m'a dit le gardien. Une foule s'était amassée autour d'une fourgonnette qui venait d'arriver. J'ai demandé ce qui s'était passé, tout le monde savait déjà et le bruit avait même circulé plus loin encore: un type a découpé en morceaux sa femme et ses deux enfants. Quand il est descendu menotté de la fourgonnette, son visage inondé de larmes faisait contraste avec les taches de sang sur lui. Puis son corps s'est raidi et, en s'adressant au ciel si bleu et à la lumière si éclatante, il a hurlé quelque chose de très particulier, quelque chose que j'ai entendu pour la première fois et qui m'a fait frissonner: « Oh, mon Dieu, je n'ai pas tué! On m'a tué! »



# **Analphabètes** **Rachid O.**

Cette édition électronique du livre  
*Analphabètes* de Rachid O.  
a été réalisée le 20 février 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070139101 - Numéro d'édition : 246604).

Code Sodis : N53769 - ISBN : 9782072478390  
Numéro d'édition : 246606.